



Quelque 200 Alsaciens du monde se sont retrouvés, ce samedi, à Colmar pour leur rencontre annuelle qui avait pour marraine Marie-Odile Amaury. L'Union internationale des Alsaciens a été créée en 1981 ; elle compte 1500 membres et dispose de 70 représentations (association ou délégation) dans 50 pays. Photo L'Alsace

SOCIÉTÉ Rencontre annuelle des Alsaciens du monde

Ils évoquent leurs pays d'adoption

La rencontre annuelle des Alsaciens du monde s'est déroulée ces vendredi et samedi à Colmar. Quelque 200 personnes ont participé à cette 38^e édition. Rendez-vous à d'ores et déjà été noté pour 2020 à Strasbourg.

Chantal Ritleng est membre de l'Union internationale des Alsaciens depuis une petite vingtaine d'années. Un temps, elle a même été vice-présidente de l'association des Alsaciens de Grande-Bretagne. Cette native de Donnenheim a débarqué à Londres à 23 ans, après ses études d'économie et son DESS de relations internationales. « J'ai cherché du travail dans mon pays pendant un an, sans succès. Pourtant, je me souviens avoir envoyé plein de lettres. Les employeurs d'ici ne donnent pas leur chance à des jeunes car ils savent qu'ils ne pourront pas les mettre à la porte. En Angleterre, j'ai trouvé un emploi en trois jours. Pour mon premier job, j'avais deux semaines de préavis si mon patron voulait me licencier. »

En confrontant les deux systèmes de protection sociale, en France et Outre-Manche, elle commente : « Il faudrait un équilibre entre les deux, que la France donne un peu de ses mesures de protection à l'Angleterre ! Car ici, c'est impossible pour les salariés. » Et de racon-



Chantal Ritleng, une Alsacienne installée à Londres. Photo L'Alsace

ter que lors d'une période de chômage, elle touchait 77 livres par semaine, avec un loyer de 1 400 livres pour un appartement d'une pièce/salle à manger. « En Angleterre, je crois que si tu n'as pas de travail, tu finis par balayer la rue ! »

Si elle a choisi la Grande-Bretagne c'est parce qu'elle y avait quelques connaissances suite à un stage de cinq mois pendant ses études. Aujourd'hui, elle est consultante pour une entreprise qui

fait des bases de données de brevets.

Pour les Britanniques, « la France serait le paradis sans les Français »

Le Brexit ne l'inquiète pas pour elle-même : « Je suis en train de faire les démarches pour avoir un passeport et mon entreprise travaille à l'international. » En revanche, cela l'attriste beaucoup pour

ce pays qu'elle « aime » car elle est persuadée que le Brexit aura de graves conséquences économiques pour l'Angleterre. « C'est dramatique, je pense qu'ils vont souffrir... » Comment en est-on arrivé là ? « Je me demande s'il n'y a pas des raisons racistes, s'ils n'ont pas pensé qu'ainsi, ils auront moins d'étrangers. Mais ils se sont trompés car ils ont moins d'Européens, mais davantage d'extra-européens avec d'autres religions, des gens qu'ils avaient encore moins envie d'avoir ! »

Selon Chantal, il n'y a pas de racisme anti-français, même si elle ajoute : « Ils aiment bien la France, moins les Français. D'ailleurs ils disent que la France serait le paradis sans les Français. »

L'Alsacienne reste très attachée à sa région où elle se rend six fois par an, « pour voir ma famille, mes parents, mes frères, mes neveux et nièces que je veux voir grandir ». Elle confie penser « régulièrement » à revenir au pays, tout en ne sachant pas vraiment... Quand elle est à Londres, elle participe aux événements et rencontres de l'Union internationale des Alsaciens : « On se retrouve dans les deux ou trois restaurants où on peut manger de la tarte flambée, on fête la Saint-Nicolas chaque année. »

Textes : Annick WOEHL
Photos : Vanessa MEYER

PLUS WEB Notre vidéo sur lalsace.fr

« Une fois parti, on réalise les bons côtés de l'Alsace »

Laurent Brender, 34 ans, confie avoir « toujours eu la bougeotte ». Né à Rixheim, il a vécu en Alsace jusqu'à ses 22 ans, tout en trouvant des stages assouvissant son envie d'ailleurs : en Afrique, Belgique et Hollande. Après avoir fait des études d'ingénieur à Lyon puis en Floride aux États-Unis, il a fallu s'atteler à la recherche d'un emploi. « Je voulais partir à l'étranger et j'ai ciblé l'Asie, la culture chinoise » Il trouve un premier emploi dans une entreprise française d'appareillages médicaux qui l'envoie en Mongolie intérieure, puis à Shanghai, où il réside depuis quatre ans. Il y a peu, il a créé en parallèle une société de voyages : « J'organise des périples dans le désert de Gobi. Ça concilie mes deux passions : pour les voyages et la photo. »



Laurent Brender, président des Alsaciens de Shanghai.

Photo L'Alsace

exemple, on n'a pas accès à des réseaux sociaux comme Facebook ou Google, mais on en a d'autres qui remplacent. Enfin, je préfère ne pas parler de ça... »

Laurent Brender se rend deux fois par an en Alsace, notamment tous les Noël pour le passer en famille. « Depuis que je suis parti, il y a ce manque d'Alsace qui se crée. On aime revenir pour manger de la nourriture traditionnelle, voir la famille, les amis. En discutant avec d'autres Alsaciens du monde, on s'est aperçu qu'on a tendance à vouloir promouvoir notre région, car une fois parti, on réalise plus les bons côtés. »

« Il y a ce manque d'Alsace qui se crée »

Quel est son regard sur les problèmes actuels de la Chine, vis-à-vis de Hong Kong ? Vis-à-vis des Américains ? « En Chine, les gens ne parlent pas trop de tout ça. Ils ne sont pas concernés autant qu'en France par les sujets politiques. Il faut garder une neutralité. À Hong Kong, il y a la liberté de parole, en Chine, c'est plus... Par

États-Unis : « Trump fait reculer le pays »

Liliane Rubin-Braesch n'a pas sa langue dans la poche ! À 74 ans, elle est encore et toujours vice-présidente des Alsaciens de New York où elle vit depuis une quarantaine d'années. New York lui plaît ? « Il faut bien !... », répond celle qui confie être « horriblement liée à l'Alsace ». Dans sa chambre, on trouve des Tomi Ungerer, des Spindler et une carte de Strasbourg des années 1940. Et dans sa cuisine, ça fera cinquante ans le 27 décembre prochain ! « Celle qui se préparait à devenir pharmacienne a finalement exercé le métier de professeur de français dans le privé,



Liliane Rubin-Braesch, vice-présidente des Alsaciens de New York. Photo L'Alsace

puis le public. « Je voulais ouvrir l'esprit des Américains », explique-t-elle. Aujourd'hui, elle est à la retraite, comme son mari ; du coup, le couple peut davantage profiter de la maison familiale à Mittelbergheim : « On y est cinq à six mois par an. »

Comment vit-elle l'ère Trump ? « C'est une catastro-

phe, c'est horrible, il fait reculer le pays, il est grossier, c'est épouvantable, affreux » Pourtant les Américains ont voté pour lui... « Les gens de la côte est et de la côte ouest sont géniaux, entre, ce sont des gens... peu éduqués. Il a derrière lui les personnes qui se sentent dépassés, beaucoup de motards de Harley Davidson, les néonazis, tous les gens qui sont fâchés... Il attire toute la racaille. Mais regardez, il y a des zouaves partout, en Corée du Nord, en Turquie... ! »

Liliane Rubin-Braesch est très impliquée dans l'association des Alsaciens de New York. Elle va par exemple apporter toute son aide aux équipes de l'office de tourisme de Strasbourg et de l'agence régionale du tourisme qui organisent cet hiver un marché de Noël alsacien au Madison square avec 25 exposants de la région ; un projet d'environ 1,5 million d'euros qui implique l'eurométropole de Strasbourg, mais aussi Colmar agglomération et Mulhouse Alsace Agglomération.

Hong Kong : « Le gâteau, c'est pour les riches et les expatriés »

À 24 ans, avec un master de droits des affaires et un autre de management du commerce international en poche, Laurent Koehler rêvait de quitter son Alsace pour la Chine, Taiwan, Hong Kong ou Macao. « C'est là-bas où ça se passe, où il y a du business », pensait-il. On était en 2006 et le jeune homme décrochait un stage de six mois chez un employeur français à Hong Kong. « Quand je suis arrivé, j'ai eu le sentiment que je n'allais pas y rester six mois. J'ai senti une énergie, un dynamisme, quelque chose d'électrique... Ça fait 13 ans que j'y habite ! » L'Alsacien, né à Schiltigheim, a aujourd'hui une société de négoce vers l'Afrique et s'investit dans une seconde qui développe une franchise de blanchiment dentaire, les fameux bars à sourire, dans l'Asie du sud-est.

Concernant les événements actuels à Hong Kong, il fait un parallèle avec les gilets jaunes. « C'est parti d'un problème et maintenant la contestation porte sur beaucoup de problèmes économiques et sur les conditions de vie. Hong Kong est l'endroit le plus cher au



Laurent Koehler, président des Alsaciens de Hong Kong.

Photo L'Alsace

monde et il y a une pauvreté grandissante. Je ne sais pas comment certains locaux font pour vivre. » Laurent Koehler explique qu'il n'y a pas d'ascenseur social. Que les loyers se comptent souvent en plusieurs milliers d'euros. Moi je paie 3 000 € un 50 m², mais je connais des gens qui paient 10, 15 voire 20 000 €. Les locaux gagnent souvent entre 500 et 1 500 € ; ils vont avoir un loyer à 1 000 € pour un appartement où vivent leurs parents, leurs grands-parents et par-

fois aussi des oncles et tantes. » Et de résumer : « Le gâteau, c'est pour les très très riches et les expatriés, il ne reste rien pour les locaux normaux. »

« Mon petit bout d'Alsace en Asie »

Lui ne participe pas aux manifestations : « Ce n'est pas une question de conviction, je suis à fond pour leurs droits. Mais je ne peux pas me le permettre car je travaille beaucoup avec la Chine et je sais qu'il y a des sortes d'espions dans les manifs. Il y a des étrangers qui ont eu des problèmes pour avoir manifesté. Je ne peux pas prendre le risque que les Chinois me mettent sur une liste noire. »

Laurent Koehler vient en Alsace trois fois par an. « J'adore, je suis très racine, très famille. Pas indépendantiste, mais très engagé sur la cause alsacienne. L'Alsace va devenir l'Alsace, il faut qu'on fasse encore plus ! » Et de conclure : « À Hong Kong, on se voit souvent avec les Alsaciens de l'association, c'est mon petit bout d'Alsace en Asie. »